

L'infidélité: un grand mythe littéraire ?

Manon Lescaut, Emma Bovary, Anna Karénine... « Il n'y a pas de plus beau sujet en littérature que la mort d'une belle femme » a dit Edgar Poe; on pourrait compléter: d'une belle femme infidèle. La fidélité en amour semble ne pas faire recette en littérature... Si la fidélité c'est faire ce que l'on dit, respecter une promesse, l'ambitieuse promesse d'aimer toujours semble se construire en dehors du mariage, sacrement-institution qui en a pourtant la vocation. Qu'en est-il et pourquoi? L'analyse du corpus des grands romans occidentaux laisse apparaître que l'infidélité en est l'un des sujets majeurs. Cette fascination paraît typique de l'Occidental et semble reposer sur le mythe d'un amour-passion, inévitablement lié à la mort et même à la séparation, et de là, incompatible avec le mariage.

Fidèles et heureux: les grands absents de la littérature...

Dressons un petit panorama, guère exhaustif évidemment, de la littérature classique: il semble bien difficile d'y trouver un modèle de couple fidèle. Pense-t-on à Ulysse et Pénélope? L'on conviendra que l'intérêt de l'*Odyssée* n'est pas dans la peinture d'une paisible vie à Ithaque... Il est bien plutôt dans la confrontation à d'autres femmes, qui permet à Ulysse d'éprouver son identité. Si la littérature est initiatique, elle peut mener sur le chemin d'une vie droite, certes. Mais cette vie est menée au-delà de la littérature une fois que celle-ci a accompli son œuvre de formation, viales inévitables détours de l'initiation, semble-t-il. Giono s'est d'ailleurs fait fort de suggérer, dans son très joli roman *La Naissance de l'Odyssée* comment la réputation d'Ulysse repose sur un mensonge: bien loin de n'aspirer qu'à retrouver sa douce Pénélope, Ulysse aurait profité en toute liberté du temps passé avec Calypso et les autres; ce ne serait qu'*a posteriori*, pour se parer des atours du héros, qu'il aurait inventé que la seule fureur des dieux l'avait retardé... Pénélope est livrée au même soupçon!

La clôture de l'œuvre sur la paix à Ithaque fait penser à l'éternelle formule: « Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », conclusion des contes, des comédies. Mais c'est après ce *happy end* que tout commence! Quel autre couple célèbre vient à l'esprit? Tristan et Iseult sont fidèles l'un à l'autre... Oui, mais ils le sont au prix de l'infidélité d'Iseult au roi Marc, alors qu'elle lui était promise, et surtout au prix de l'infidélité de Tristan qui devait la lui ramener, en tant que vassal lié par la foi à son suzerain. Leur passion n'a rien de libre et la durée de leur amour doit beaucoup au philtre magique. Et quelles sont les femmes qui restent fidèles à leur mari? Pour un temps, la Présidente de Tourvel, dans *les Liaisons dangereuses*, mais la peinture de sa chasteté semble n'avoir été infligée au lecteur que pour accentuer le contraste avec sa chute lorsqu'elle s'abandonne à Valmont. Elle s'oppose à la princesse de Clèves, l'héroïne éponyme du roman de Mme de Lafayette où mariage et honneur sont saufs, mais sans bonheur.

C'est que le topos « souvent femme varie » sous-tend nombre de romans, et l'on rêverait parfois d'illustrations quelque peu développées et incarnées de ce que Jules Michelet énonce en ces termes: « La femme change et ne change pas. Elle est inconstante et fidèle. Elle va nuant sans cesse dans le clair-obscur de la grâce. Celle que tu aimes ce matin n'est pas la femme du soir. Ne crains pas de t'ennuyer, car elle changera sans cesse. Ne crains pas de te confier, car elle ne changera pas (L'Amour) »

En définitive, comme le constate Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident*, « l'amour heureux n'a pas d'histoire dans la littérature occidentale ». Est-ce parce que, comme le disait Gide « c'est avec de beaux sentiments que l'on fait de la mauvaise littérature »? Est-ce parce que, selon l'*incipit* d'*Anna Karénine*: « Les familles heureuses se ressemblent toutes, les familles malheureuses sont malheureuses chacune à sa façon. »? L'œuvre littéraire, à la différence par exemple d'un opuscule scientifique, lu pour son utilité, ne peut espérer survivre que si elle suscite le désir du lecteur. Les obstacles à l'amour heureux et le côté « passionnant » de l'amour-passion seraient alors autant de « trucs » pour générer les rebondissements d'une intrigue captivante.

L'amour passion: l'amour de l'opposition à la société

D'où vient cette fascination? D'où vient que l'on en retient bien plus souvent ce côté passionnant que le drame et la douleur qui sont le plus souvent associés à ces passions d'amour? D'un défaut inhérent à l'institution du mariage, qui tuerait tout amour? Ou d'une « conception de l'amour typiquement occidentale, dont on n'a peut-être pas vu qu'elle rend ce lien du mariage, dès l'abord, insupportable? (Denis de Rougemont) »

La thèse de Denis de Rougemont, que je simplifie ici de façon abusive, en vous renvoyant à son ouvrage très intéressant dès que vous sursauterez lors de mes transitions fort abruptes, est que l'occidental « aime au moins autant ce qui détruit que ce qui assure le bonheur des époux », que l'amour-passion destructeur le fascine bien plus qu'il ne l'inquiète...

Cette conception s'appuie sur un grand mythe, fondateur de la littérature occidentale, celui de Tristan et Iseult. Il y a là pour lui plus qu'une œuvre d'art, singulière et tirant sa valeur du talent de son auteur; c'est véritablement un mythe, d'origine collective et traduisant les règles de conduite d'un groupe social et religieux, capable d'imprégner à notre insu nos représentations, nos chimères. Qu'évoque le mythe de Tristan et Iseult? Le fait obscur et inavouable que la passion est liée à la mort. C'est d'ailleurs ainsi que s'ouvre le texte du *Tristan de Bédier*: « Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort? »

Ce « conte » naît dans le contexte de l'amour courtois, et marque l'invention du roman. Il est à cet égard intéressant de noter que la naissance de l'amour courtois et de ses règles naît au XIIe siècle, époque d'une crise du mariage. Le mariage est devenu pure et simple occasion de s'enrichir et d'annexer des terres, via la dot ou l'héritage espéré. La répudiation était possible quand « l'affaire » tournait mal. L'amour courtois opposait donc à cet état une fidélité indépendante du mariage légal et fondée sur le seul amour, dans la consécration respectueuse à une « dame » dotée de toutes les perfections. Mais la particularité de la fidélité courtoise, c'est qu'elle s'oppose autant au mariage qu'à la consommation de l'amour. « Cela n'est plus l'amour, qui tourne à réalité » chantent les troubadours. Car, comme on le voit dans *Tristan et Iseult*, ce que les amants aiment c'est l'amour, le fait même d'aimer, mais ils ne s'aiment pas, comme le confesse Iseult à l'ermite Ogrin: « Il ne m'aime pas, ne je lui/Fors par un herbé dont je bui. »

On peut rapprocher cela de l'*amabam amare*, de saint Augustin: J'aimais à aimer (mais je n'aimais pas encore d'amour véritable, continue-t-il, dans ses *Confessions*). Ils ont besoin l'un de l'autre pour brûler, non de l'autre tel qu'il est, dans sa présence, mais de son absence. La séparation des amants résulte ainsi de leur passion même. Ainsi, dans *Tristan et Iseult*, lorsque ce sont les circonstances sociales qui menacent les amants, Tristan bondit par-dessus l'obstacle, et va retrouver Iseult lors de la nuit qui précède son départ alors que Marc l'a chargé d'une nouvelle mission. Mais quand plus rien d'extérieur ne menace les amants, qu'ils sont seuls dans la forêt et que le roi Marc les découvre endormis, c'est Tristan lui-même qui a placé entre leurs corps son épée en signe de chasteté volontaire. La volonté de séparation s'avoue plus forte que la passion. Cette épée, marque d'un suicide symbolique, montre combien cet amour-passion ne débouche pas sur la fécondité mais bien sur la mort, ou du moins sur la volonté de mort. On retrouvera cette thématique de l'obstacle dans toute la littérature. Cet obstacle est le plus souvent social: les amants sont par ailleurs mariés, ou de condition sociale par trop différente. Ainsi, c'est souvent des étoiles que tombent amoureux les vers de terre (*Ruy Blas*, Victor Hugo, acte II, scène 2, vers 797). Mais le tragique vient aussi du sentiment que, lorsque le bonheur serait possible, l'un des deux se convainc qu'il demeure un obstacle. C'est ce qui me semble à l'œuvre dans *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand. Cyrano s'impose le silence parce qu'il est persuadé de sa propre laideur, face à l'inaccessible Roxane, qui, du haut de son balcon et de sa perfection, requiert la beauté des corps et des mots.

Et c'est encore de cette volonté de séparation que vient, je pense, la fortune littéraire de la lettre d'amour. La lettre, « *sermo in absentia* (conversation malgré l'absence, Cicéron) », naît en effet d'une séparation. De plus, elle offre un support au lyrisme du passionné, qui n'a de cesse de vouloir décrire ce que, selon lui, les mots ne suffisent pas à décrire, moyen de se contempler dans cet état amoureux, et légitimé par l'idéal de connaissance de soi. Malgré ce qu'ils en disent, les amoureux possédés d'une telle passion préfèrent peut-être inconsciemment se voir écrire une lettre qui déplore l'absence de l'autre que de se retrouver de fait en sa présence! En effet, la fidélité de Tristan et Iseult l'un à l'autre n'est parfois que le masque d'un double narcissisme : l'on sent même çà et là percer dans leur passion une haine de l'être aimé. C'est pourquoi l'amour-passion, bien qu'il promette fidélité, ne peut se voir enfermé dans les liens du mariage, qui assureraient pourtant aux deux amoureux de se côtoyer, et ce même dans les cas où ils ne s'en tiendraient pas à une chasteté courtoise.

Prolongements

Si cette thèse a le mérite d'historiciser les mythes de l'amour, alors qu'on les considère toujours comme éternels, il semble peut-être abusif de situer la naissance d'une telle conception de l'amour au XII^e siècle. Si tel est le propos de Denis de Rougemont, c'est que la parenté avec l'hérésie cathare ne fait pour lui aucun doute. Les cathares tentent de libérer leur âme, prisonnière de leur corps charnel ; pour s'unir totalement à Dieu, dans l'absolu et l'infini. Leur manichéisme considère le corps comme créé par le Mal. L'âme aspire à s'en échapper par la mort, passage nécessaire pour se fondre en Dieu. Cela commence par une pureté terrestre et notamment une chasteté complète. Cette hérésie vient d'un manque de pédagogie : à l'époque, l'Église n'a pas assez insisté sur la réalité de l'Incarnation, et sur le fait que la rédemption commence ici-bas. L'amour charitable du prochain (*agapé*) est la pierre d'angle d'une conduite construite dans la fidélité, parce qu'elle peut faire l'objet d'actes de volonté, se distancier de l'amour-sentiment et faire l'objet d'un commandement (Rougemont souligne par ailleurs comment l'Église a pu réintégrer certaines des conceptions courtoises dans le dogme : c'est au XII^e siècle que l'on se met à vénérer la Vierge sans tache sous le nom de « Notre-Dame ». Il note aussi qu'à la fin du XII^e siècle, le jeune François d'Assise, rêvant de devenir chevalier, se dépouille et élit « Dame Pauvreté »). L'antinomie raison/passion avait déjà connu ses heures de gloire dans l'Antiquité, et nul doute que l'amour qui unit Didon à Énée, la menant jusqu'à la mort, soit plus de l'ordre de la passion que de l'*Agapé*. Il convient cependant de souligner l'originalité de la critique morale de l'amour-passion qu'effectue Rougemont : elle ne concerne pas, comme souvent, l'esprit de jouissance effrénée opposée à une retenue bien préférable, mais la retenue que s'imposent paradoxalement les amants passionnés, comme le montre l'explicitation du lien entre passion, mort et séparation.

Pour ne prendre qu'un exemple, c'est ce schéma qu'utilise Balzac à l'appui de ses thèses sociales et politiques, dans *le Lys dans la vallée*. Madame de Mortsauf reste fidèle à son mari, un homme sombre et violent malgré l'amour —partagé— que lui porte le jeune Félix de Vandenesse (On peut s'interroger sur la notion bourgeoise de fidélité : est jugée vertueuse la femme qui ne se livre pas sexuellement à un autre que son mari, avec une fixation sur cet acte en tant que signe du don total de la personne. Mais l'on peut aussi considérer que le fait d'ouvrir, tout spirituellement, son cœur à un autre, constitue l'infidélité majeure.) Elle mourra cependant, tourmentée de savoir qu'il a une liaison loin d'elle. Balzac situe l'action en 1827 et s'appuie sur ce schéma hérité de l'amour courtois pour montrer la tragique stérilité et la marche vers la mort de l'ancienne noblesse, engoncée dans la fidélité à ses principes de l'Ancien Régime et incapable de s'allier à la nouvelle noblesse issue de l'Empire. De la fidélité de Mortsauf, en refusant de se donner à Félix de Vandenesse, constitue le symbole de cette danse macabre.

Quid de la fidélité?

On me reprochera légitimement d'avoir été partielle et simplificatrice dans le choix de mes exemples: il arrive que l'on voie des couples heureux et fidèles. Je n'en citerai que deux. Dans chaque cas, l'auteur qui le dépeint se sent cependant obligé de l'opposer à un couple d'amants passionnés, par un souci artistique de contraste harmonieux, comme les peintres ont recours aux couleurs complémentaires, chacune soulignant la particularité de l'autre, autant que pour ne pas lasser le lecteur ou se voir qualifié de naïf, sentimental. Le premier couple se trouve dans *les Mémoires de deux jeunes mariées*, de Balzac. On y lit les lettres que s'échangent deux amies, à l'issue de leur éducation au couvent. D'un côté, l'ardente et fière Louise de Chaulieu, ne vivant que pour brûler, qui se choisit un cavalier servant, puis pour esclave et mari un Espagnol féru d'amour chevaleresque (encore!), qu'elle tue en deux ans par ses exigences, avant de se passionner pour un bel et tout jeune artiste, et de mourir au bout de trois ans d'une jalousie infondée. De l'autre, la tranquille et docile Renée de Maucombe, mariée par raison à un nobliau dont elle s'évertue à faire un mari heureux, lui donnant une famille et une belle situation politique, à force de tendresse, de patience et de volonté. Aux très belles pages que lui prête Balzac sur la joie d'avoir rendu son mari heureux et la douceur de la maternité répondent celles de Louise la passionnée, méprisante pour la résignation initiale de Renée (« jusqu'à quel point la vertu est-elle le calcul? »). C'est l'occasion pour Balzac de s'interroger de façon nuancée sur le mariage bourgeois et sur son importance dans la stabilité de la société. Car on remarque que, contrairement au schéma courtois, et figure étonnamment moderne, Louise épouse chaque fois celui qu'elle aime... Mais si les deux femmes s'accordaient au départ pour reconnaître à Louise un plus grand bonheur, la stérilité (on revient encore sur ce thème de la mort liée à la passion) de ses mariages finit par lui faire envier le calme épanouissement de Renée. De même, et vous pardonnerez cet *excursus* hors de la littérature française, l'*Anna Karénine* de Tolstoï, grand roman de l'adultère, s'ouvre et se clôt non sur l'héroïne, mais sur Levine, dont l'heureux mariage avec Kitty occupe des chapitres entiers, dans la peinture de leur joies simples et douces, que tourmentent cependant quelques inquiétudes, précisément, au sujet de l'infidélité. Le projet initial de Tolstoï, rendre Anna détestable et faire de Lévine et Kitty deux saints, s'est chargé de l'épaisseur du réel, au profit de la figure d'Anna, que l'on comprend et à qui l'on s'attache, et qui devient le sujet principal du roman: victoire symbolique de la passion, que Tolstoï s'est reprochée ensuite.

Le *topos* de l'amour-passion, qui hante nos représentations et notre littérature, est ainsi évoqué par les vers d'Aragon :

« Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs
Il n'y a pas d'amour heureux
Mais c'est notre amour à tous deux »

« Douleur », absence de félicité, « mais » repli sur cet amour qui isole du monde et de ses lois, choix assumé de la souffrance et de la mort. , en sont les caractéristiques, héritées de l'amour courtois née d'une crise du mariage au XII^e siècle. A l'inverse, la « fidélité se fonde sur un refus initial et juré de cultiver les illusions de la passion. » La femme n'est pas le but de l'homme, sublimée, mi-déesse mi-bacchante, mais son égale. La fidélité se veut lucide mais non désenchantée, veut opposer la raison à la passion, mais avec une certaine dimension de folie dans l'ampleur de ce qu'elle promet. Elle n'exclut pas la souffrance ni la douleur, mais préfère à l'idéal de fusion celui de la communion. Peut-être a-t-elle renoncé à se dire en littérature, considérant que son choix de la sobriété, des petits actes, est de peu de poids face au lyrisme et à la volonté de se dire, caractéristiques de la passion et du désir...

Notes de cours: Amour = infidélité ???

Publicité, Hollywood: modèle de la femme fatale et de l'amour au premier regard mais peu de couples fidèles et heureux.

// Malgré les nombreux signes de crise du mariage, le désir de famille reste vif.

Vivre l'amour est-il possible ou simplement une illusion ? Peut-on fonder une relation durable sur le désir éphémère ?

I. Peinture de l'amour-passion

1. La transgression

(un amour encore adolescent qui se définit contre?)

2. L'intensité

3. Topos : le coup de foudre, l'amour à distance

II- Peinture de la mort de cet amour

1. trahison, douleur, infidélité

2. Mort précoce des amants

III- La fidélité, surmonter la mort de la passion.

1. Un modèle possible?

Un modèle difficile : rythme de vie actuel, le stress, l'organisation sociale et l'organisation du travail, allongement durée vie, exaltation choix individuel, consumérisme amoureux.

2 S'y préparer, établir une communication de qualité ds les moments faciles

3 Travail quotidien fertile si cultivé

Bruckner le mariage d'amour a-t-il échoué ?

Ulysse et Nausicaa (*Odyssée*, chant VI)

Puissent les dieux t'accorder, ô jeune fille, tout ce que désire ton cœur ! Puissent-ils te donner un époux, une famille, et faire régner parmi vous l'heureuse concorde ! Non, il n'est point de bonheur plus grand, de bonheur plus désirable que celui

de deux époux gouvernant leur maison animés par une seule et même pensée. Cette union fait le désespoir de leurs ennemis, la joie de leurs amis ; et les époux eux-mêmes sentent tout le prix de ce bonheur

Pénélope et Ulysse (Odyssée, chant XXIII)

La chaste Pénélope lui répond aussitôt : « Mon fils, je suis tellement surprise, que je ne puis parler à cet homme, ni l'interroger, ni le regarder en face. Pourtant si c'est vraiment Ulysse qui est revenu dans son palais, nous avons pour nous reconnaître des signes qui ne sont connus que de nous seuls et que tous les autres ignorent. »

A ces mots, Ulysse sourit, et, s'adressant à son fils, il lui dit : « Télémaque, laisse ta mère me mettre à l'épreuve dans cette salle et bientôt elle me reconnaîtra. Comme je suis couvert de haillons et que je porte sur mon corps de hideux vêtements, elle me méprise et pense que je ne suis point son époux. — [...]

L'intendante Eurynome, après avoir baigné et parfumé d'essences le corps du magnanime Ulysse, le couvre d'une tunique et d'un manteau. Minerve répand la beauté sur les traits du fils de Laërte : sa taille devient plus grande et plus majestueuse, sa longue chevelure descend de sa tête et flotte sur ses épaules en boucles ondoyantes comme des fleurs d'hyacinthe. De même qu'un ouvrier habile, instruit dans tous les arts par Vulcain et par Minerve-Pallas, entoure d'or l'argent splendide pour créer de magnifiques chefs-d'œuvre : de même la déesse répand la grâce et la beauté sur les épaules d'Ulysse. Semblable à une divinité immortelle, le héros s'éloigne du bain ; il s'assied sur le siège qu'il occupait auparavant, et, placé en face de son épouse, il lui parle en ces termes :

« Femme étrange, les dieux habitants de l'Olympe t'ont donné un cœur bien insensible ! Non, sans doute, aucune mortelle ne s'éloignerait avec autant d'opiniâtreté de son époux, qui, ayant long-temps souffert, reviendrait enfin dans sa patrie après vingt années d'absence ! — Vénérable Euryclée, prépare-moi ma couche, pour que je repose seul ; car la reine renferme dans son sein un cœur de fer ! »

La chaste Pénélope lui répond aussitôt : « Homme étrange, je n'ai ni orgueil, ni mépris pour personne ; mais je n'admire pas outre mesure. Je sais très-bien comment tu étais lorsque tu partis d'Ithaque sur tes navires aux longues rames. Euryclée, hâte-toi donc de préparer en dehors des appartements splendides la couche solide que mon époux construisit lui-même ; sors cette couche, et garnis-la de peaux de chèvres, de couvertures de laine et de riches tapis. »

Pénélope parle ainsi afin d'éprouver Ulysse. Le héros, blessé d'un tel discours, dit à sa chaste épouse :

« Pénélope, tu viens de prononcer une parole qui m'a déchiré le cœur ! Qui donc a déplacé cette couche ? L'homme le plus habile et le plus fort n'aurait pu en venir à bout. Il n'y a qu'une divinité qui ait pu transporter facilement ma couche ailleurs : le mortel même le plus robuste ne pourrait la changer de place. Il existe des secrets merveilleux dans cette couche habilement travaillée : c'est moi seul qui l'ai construite, et nul autre n'y a mis la main. — Dans l'enceinte de la cour s'élevait jadis un superbe et vigoureux olivier à l'épais feuillage, dont le tronc était aussi gros qu'une colonne. Autour de cet olivier je bâtis la chambre nuptiale avec des pierres étroitement unies ; je la couvris d'un toit et je la fermai par des portes qui se joignaient exactement. Je coupai ensuite le sommet de l'olivier, et, après avoir scié le tronc à partir de sa racine, je le polis tout autour avec l'airain, je l'alignai au cordeau, je le trouai de tous côtés avec une tarière, et j'en formai le pied de ma couche, que je façonnai avec le plus grand soin, et que j'enrichis d'or, d'argent et d'ivoire ; puis je tendis en dessous des courroies de cuirs teintes en rouge. Voilà les secrets merveilleux dont je t'ai parlé. Maintenant j'ignore si ma couche est encore à l'endroit où je l'ai laissée, ou si quelqu'un l'a transportée ailleurs en coupant l'olivier à sa racine. »

Il dit. Pénélope sent ses genoux trembler et son cœur défaillir lorsqu'elle reconnaît les signes que lui décrit son époux avec tant d'exactitude ; elle se lève en pleurant, court à Ulysse, lui jette ses bras autour du cou, lui baise la tête et le visage, et lui dit :

« Ne sois point irrité contre moi, cher Ulysse, toi le plus prudent des hommes. Les dieux nous ont accablés tous deux de chagrins ; ils nous ont envié le bonheur de passer nos jeunes années l'un près de l'autre et d'atteindre ensemble le seuil de la vieillesse ! Ne me blâme pas, cher époux ; pardonne-moi, je t'en conjure, si, dès que je t'ai vu, je ne me suis pas jetée dans tes bras. Je craignais toujours d'être trompée par les paroles mensongères de quelque voyageur : ils sont nombreux, ceux qui conçoivent dans leur âme des projets funestes ! Jamais l'Argienne Hélène, fille de Jupiter, ne se fût unie d'amour à un homme étranger si elle avait su que les belliqueux fils des Achéens la ramèneraient un jour dans sa patrie ! Mais une divinité de l'Olympe lui inspira le désir de commettre cette action indigne. La belle Hélène ne prévint pas d'abord les suites de cette coupable erreur qui fut la première cause de tous nos maux. Maintenant, cher époux, je te reconnais ; car tu m'as clairement expliqué les signes de notre couche, que nul mortel n'a vue, si ce n'est toi, moi et la suivante Actoris, que m'a donnée mon père quand je vins habiter ce palais, et qui a toujours gardé avec le plus grand soin les portes de la chambre nuptiale. Ulysse, tu as touché mon cœur quoiqu'il soit insensible ! »

A ces mots, le divin Ulysse verse des larmes de tendresse et embrasse avec transport son épouse fidèle et chérie. Telle au milieu d'un naufrage, la terre paraît agréable aux nautoniers dont Neptune a brisé le solide navire dans l'Océan, en excitant contre eux les flots et les tempêtes, et qui, couverts d'écume, échappent en nageant à la mer blanchissante et atteignent bientôt le rivage tant désiré, après avoir fui le trépas : tel, et plus agréable encore, paraît Ulysse à Pénélope, qui entoure de ses bras blancs le cou de son époux bien-aimé. Sans doute l'Aurore aux doigts de rose les eût trouvés encore se tenant embrassés et pleurant, si Minerve, la déesse aux yeux d'azur, n'avait conçu d'autres pensées. Elle arrête la Nuit dans sa course, retient au milieu des flots de l'Océan la divine Aurore assise sur son trône d'or, et ne lui permet point d'atteler à son char ses coursiers rapides, Lampus et Phaéton, qui portent la lumière aux humains.